

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

Idiote, abruti, crétine et autres quolibets du même acabit étaient les charmantes manifestations de sympathie que je subissais enfant. Ne croyez pas que mon prénom, Anne, qui me collait parfaitement à la peau, justifiait une telle avalanche d'animosité. Il est surtout vrai que je ne brillais pas par mon intelligence à cette époque, je dois bien en convenir, mais qu'y pouvais-je, si j'étais ce qu'il est notable d'appeler "une imbécile heureuse" ?

Tout ce que je savais faire dans la vie, c'était rire. Pas d'un rire frêle et contenu à peine audible, non, d'un bon rire, gras et bruyant, collant au cerveau comme un chewing-gum à une table d'écolier. Il mortifiait ceux qui avaient le malheur de me côtoyer. Ma pauvre maman, notamment, eût à subir à moult occasion le mépris des gens quand, à la boulangerie par exemple, j'éclatais avec fracas devant une pauvre tarte aux fraises. Elle m'interrogeait sur les raisons de cette manifestation bruyante, tandis que les autres clients me regardaient bouche bée en attendant une réponse... En toute innocence je répondais : « C'est à cause du gâteau »! En y jetant un nouveau coup d'œil pour corroborer mes dires, je recommençais de plus belle à m'esclaffer. Maman devenait rouge de honte et la regardant, je pouffais encore plus fort. Un 'je ne sais quoi' de la fraise se reflétait sur son visage, ses joues rubicondes peut-être. Puis, je me prenais une tarte dans la figure et je pleurais de rire !... L'incident s'étant répété sur d'autres gâteaux (comme les choux à la crème, quelle gourmandise d'hilarité !) je fus interdite de boulangerie par maman et par la commerçante aussi, j'imagine, à cause des regards belliqueux qu'elle nous lançait dès que le carillon de la porte d'entrée du magasin signalait notre arrivée.

D'autres fois, maman m'emmenait avec elle au marché. Toute se passait bien, je lui confiais ma main qu'elle gardait au chaud dans la sienne et je ne soufflais mot pour la laisser converser de la pluie et du beau temps avec des rencontres sporadiques. Mais soudain, en passant devant de beaux concombres, je sentais comme une plume, fort légère, me chatouiller la gorge. Mes narines se mettaient à picoter et un grondement sourd remontait des tréfonds de mon être. Topo habituel : les gens cessaient leur discussion,

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

maman m'interrogeait et je me prenais une gifle retentissante. Pourtant, la brutalité du geste n'avait jamais l'effet escompté. La source de rire ne se tarissait pas, loin de là. Saisie d'une violente crise de gloussement, il était toujours impossible de m'arrêter. Vous pouvez demander à maman. Elle cumula les menaces et les plus atroces punitions jusqu'à me priver de mes tartines au Nutella pour le goûter. En vain. Tous ces châtiments n'eurent pas le moindre effet sur mon auguste rire responsable, d'après elle, des dysfonctionnements de notre existence « alors que nous aurions pu couler des jours heureux ». Les violentes disputes avec mon père et ses difficultés à payer la pension alimentaire étant, bien entendu, les conséquences de mon comportement ridicule !

À bout d'argument, maman décida de se tourner vers des spécialistes. Je consultai donc divers médecins, certains d'entre eux fort réputés. Ils me firent subir de nombreux tests médicaux. Résultats infructueux : Je pouvais me fendre d'un équilibre mental parfaitement normal. Désespérée, elle alla même jusqu'à demander de l'aide à un Gourou exorciseur ! sublimes hurlements lorsque je vis la tête de grenouille hallucinée du guérisseur se pencher au-dessus de mes yeux ébaubis d'enfant joyeuse, pour marmonner d'une voix délibérément grave, une kyrielle de formules compliquées, mais si drôles au demeurant ! Et plus il essaya de me déposséder de mon précieux mal, plus j'ouvrai grand la bouche pour laisser s'écouler des laves sonores, brûlant les oreilles du charlatan qui finit par abdiquer. Tous les verdicts étaient cette fois, définitifs !

Maman ne voulut plus que je l'accompagne nulle part et je fus condamnée à l'enfermement dans notre appartement. Point de gêne dans cette décision, bien au contraire ! Je pouvais, à loisir, regarder la télévision et pouffer devant les séries américaines... Jusqu'à ce que les voisins se plaignent pour tapage diurne à ma mère, puis à la police municipale. Faut dire qu'entre une vieille bigote et un couple de quadragénaire dont le mari avait été dans les paras, le voisinage laissait peu libre cours aux facéties de mon humeur innocemment explosive. De plus, maman ne pouvait se soustraire aux nombreux courriers de mes instituteurs qui la convoquèrent inlassablement pendant toute ma scolarité. Ces crises

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

intervenaienent aussi en plein milieu d'un cours d'où les moqueries de mes camarades. Ma vie était donc un enfer pour les autres. En ce qui me concerne, je ne m'apercevais que fort peu de la gêne occasionnée. Surtout, je ne comprenais pas pourquoi dans un monde où les gens portent leur tête comme on porte un cercueil, il était malvenu d'exprimer une joie franche et sincère.

Lorsque j'eus quatorze ans, maman en eut définitivement assez des plaintes et querelles permanentes. Elle demanda à son docteur des calmants adaptés à une adolescente de mon âge. Le brave homme me prescrivit des doses massives d'antidépresseurs qui eurent l'effet escompté. Finis les amusements, je devins lymphatique. Maman pouvait me trimballer à volonté, sans le moindre risque de se faire remarquer. Je tenais à la fois du flan à la boulangerie, le regard gélatineux et la démarche molle et du poisson plus très frais, la pruneelle terne et la peau grisâtre au marché. Elle pouvait aussi bien m'abandonner devant la télévision pendant des heures, lorsqu'elle rentrait, je n'avais pas bougé le moindre orteil. Ma léthargie inquiéta alors ma génitrice, tout autant que mon exubérance passée. Elle s'en plaignit au docteur qui se déchargea de ses responsabilités en déclarant « qu'il n'avait fait que suivre ses prérogatives ». Nous arrêtaèmes prestement le traitement et tandis que je retrouvai un ersatz d'énergie, maman se félicita de sa décision, non sans une crainte manifeste que le mal qui me possédait jadis rejaillisse, telle une tornade fulgurante qui dévasterait tout sur son passage encore une fois. Il n'en fut rien, enfin, pas tout de suite.

Quelques années rigoureusement paisibles passèrent. Si je n'étais plus lymphatique, je n'avais pas retrouvé, pour autant, l'insouciance et la légèreté d'antan. Je vécus donc une adolescence sombre et solitaire, pétrie de rancœur. J'en voulais terriblement à ceux qui, par leurs jérémiades, avaient poussé maman à me conduire chez un docteur, responsable par son traitement délétère, de la disparition de ma sève. Et comme ils étaient nombreux à avoir crié au loup au lieu de s'esclaffer en ma compagnie, je détestais tous mes camarades de classes, mes professeurs, mes voisins les habitants de ma ville, bref tout ce qui représentait

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

l'espèce humaine en général. Maman n'échappait pas à mon animosité, prise au piège de ces manifestations haineuses au lieu de tenir tête à la plèbe et défendre fièrement sa fille.

Exsangue, mon cœur se desséchait. La simple vue de fraises faisait poindre des larmes. Je vivais dans le regret de cette époque bénie où, d'un petit rien, le quotidien se colorait d'éclatantes lueurs vives. Étais-je encore simple d'esprit ? Nettement moins, certainement, aux yeux de la société ! Cependant, au fond, rien n'avait changé. Une plus grande intelligence ne m'animait pas pour autant. Au contraire. Malheureuse, je ne brillais pas par mes réactions primesautières, non plus que par mes réflexions érudites. Peu disert, je me détachais inexorablement des intérêts généraux. Mes proches s'imaginaient que mon humeur maussade relevait des tourments ombrageux de l'adolescence, voilà tout. Je ne cherchais même pas à infirmer. Curieuse constatation que cette satisfaction manifeste de mon entourage. Je renvoyais l'image d'une jeune fille équilibrée, mais stoïque. L'indolence passerait, c'était certain, point d'inquiétude à avoir...

Vint le jour de mon 18^e anniversaire et de cette majorité attendue avec ma nonchalance habituelle. Depuis près d'un an, j'avais réussi à me dégotter un petit ami, charmé par cette indolence, désormais apanage de ma personnalité. « Une qualité trop rare » de nos jours clamait-il. Nouveau venu dans la ville, jamais il n'avait eu vent de mon ancienne réputation d'enfant simplette. Maman s'était bien gardée de l'en avertir, trop contente qu'un jeune homme aussi bien élevé ait jeté son dévolu sur sa progéniture. Il est vrai que Bruno faisait très bonne impression : une présentation agréable, courtois, brillant, il ne parlait que pour aller à l'essentiel. Les fruits d'une éducation stricte se récoltaient dans sa connaissance parfaite des règles de bienséance. Il se comportait en parfait gentleman, ouvrait les portes aux dames, aidait les personnes âgées à traverser la route et ne ménageait pas ses efforts lors d'invitations à dîner de plus en plus nombreuses. J'étais tombée sur une perle rare, d'après maman, et je devais œuvrer pour ne pas la perdre.

— Sois un peu plus souriante ! me répétait-elle, Bruno va finir par se lasser de ta tête de pleureuse.

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

Je lui répondais qu'elle avait bien tort de s'inquiéter puisque c'était précisément cette face d'inspecteur des impôts que le cher garçon appréciait chez moi. Jamais elle ne sut à quel point il m'ennuyait à mourir. Les faits divers sur lesquels il se penchait et qu'il me narrait inlassablement étaient le cadet de mes soucis. Il voulait devenir avocat, sauver la veuve et l'orphelin et se porter garant de la justice du pays. Cet héroïsme ne me touchait guère. Le monde ressemblait à la tour de Pise. Il flanchait inexorablement. Toutes les tentatives pour le redresser s'avéreraient vaines. Cependant, pour faire bonne figure, je manifestais un certain intérêt aux allégations enflammées de mon cher et tendre. Il se montrait ravi et se répandait en éloges interminables. Quel enfer était mon existence, alors ! Je patageais entre mensonge et acharnement constant afin de plaire aux gens compliqués d'esprit. Pour assurer ce minimum de communication, je m'interdisais de guider mes souvenirs aux portes du paradis perdu.

Le jour de ce fameux anniversaire que je ne suis pas prête d'oublier, Bruno devait arriver vers dix-huit heures avec un gâteau et du champagne pour fêter dignement l'événement. La neige était tombée toute la journée, rendant la circulation difficile. Maman avait craint une rétractation de dernière minute. Je me demandais parfois, si elle n'était pas elle-même éprise de lui, tant il était devenu son sujet de conversation favori jusqu'à l'obsession.

Une fois le jeune homme arrivé, elle le monopolisa pour éplucher les pommes de terre et les tailler en minces bâtonnets qui finirent ébouillantés jusqu'à devenir les frites accompagnant le sempiternel poulet des jours festifs. Bruno se plia à la demande avec sa courtoisie habituelle et je me posai dans un coin, les écoutant d'une oreille distraite. De concert, ils riaient aux blagues de maman sur les blondes, les belges, les vieillards... Et pour la millième fois, je constatais avec effarement que seules les moqueries bêtes et méchantes constituent un motif d'humour légitime : il est parfaitement tolérable de se gausser des êtres humains mais pas des fraises, des choux ou des concombres. Drôle de monde !

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

Nous dînâmes dans le salon devant un feu de cheminée. L'atmosphère n'était pas désagréable, il est vrai, mais j'eus, une fois encore, la plus grande difficulté à m'investir dans les conversations à la stérilité édifiante. Je fournis un effort particulier tout de même. Maman s'avoua enchantée de cette soirée, tandis que Bruno me décochait des regards énamourés avec une persistance agaçante. Je soufflai les dix-huit bougies sous un tonnerre d'applaudissements. Puis j'ouvris mes cadeaux. Elle m'avait acheté une robe noire échancrée dans le dos, « pour que tu sois plus féminine » accompagnant cette phrase d'un clin d'œil complice à mon amoureux transi. Je ne me voyais pas du tout porter ce bout de tissu tellement mal assorti à mes autres tenues vestimentaires. Bruno ne fit guère mieux dans le genre cadeau crétin : il m'offrit une montre sachant pertinemment que je ne supportais pas d'avoir l'heure sur moi. Je devrais surmonter mon adversité car « une montre est un objet indispensable dont on ne peut se passer aujourd'hui ! » Deux achats inutiles en plat de résistance et deux sentences tout aussi stupides en garniture. Je frôlais l'indigestion. Sale journée !

Je souris cependant et les remerciai gentiment en attendant que ce maudit dîner s'achève enfin. Bruno rejoindrait son domicile et je retrouverai l'apaisement dans l'isolement de ma chambre. Hélas, maman revint de la cuisine pour contrecarrer mes beaux projets :

— Bruno, la neige ne cesse de tomber, les routes risquent d'être dangereuses, si tu veux, tu peux rester dormir là !

J'appréhendais la suite, mauvais présage...

— Anne te fera une place dans son lit, n'est-ce pas ma chérie ?

Et voilà... Mon idiot de génitrice provoquait le pire : Je devrai partager mon lit avec l'homme idéal des rêves de ma mère !

Nous montâmes dans ma chambre peu de temps après. Avec sa délicatesse habituelle, il était confus et se répandit en excuses. Je le rassurai prestement en maudissant l'hiver, la neige et mon anniversaire. Ce fut toujours avec la plus grande politesse que je l'accueillis dans mon antre. Nous nous glissâmes rapidement sous la couette, les températures étant

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

extrêmement fraîches. Pour la première fois, nous passions une nuit ensemble et le petit monsieur avait une idée derrière la tête... Évidemment, j'étais toujours d'une pureté immaculée, les prétendants défloreurs ne s'étant pas poussés au portillon avant Bruno. Ce dernier se mit à me tripoter un peu partout. Je me concentraï sur Ignatus, héros de La conjuration des imbéciles de John Kennedy Toole, mon livre de prédilection, en me récitant des passages appris par cœur.

Mon compagnon s'avérait être d'une adresse insoupçonnée ! Je débutais à peine dans ma tête le récit des aventures de mon frère d'infortune, qu'il m'avait déjà déshabillée. Nue, avec un asticot se tortillant entre les jambes, je me demandais ce qu'aurait fait mon cher Ignatus, lui aussi idiot heureux, en pareille circonstance. Bruno continuait son affaire sans un mot de ma part. Aucune réaction non plus lorsque son corps m'écrasa de tout son poids et fit des mouvements de va-et-vient au-dessus de ma tête, ponctués de grognements qui auraient pu paraître effrayants si je n'en avais entendu de tels s'échapper de la chambre de maman lorsque son ami Maurice lui rendait une petite visite nocturne... Travail vite fait, bien fait : cinq minutes trente au compteur de la montre flambante neuve. Après, il me prit dans ses bras, dégoulinant de sueur. Et il acheva sa besogne par un « Je t'aime » aussi ridicule que convenu. En cet instant, je conjurais tous les imbéciles du monde entier de ne point ressembler à ce visage frappé par la niaiserie.

Quoi qu'il en soit, j'étais finalement soulagée. Je redoutais cette déchirure. La douleur serait-elle trop vive quand viendrait le grand saut ? Il n'en fut rien. Disparu l'hymen encombrant. La prochaine étape d'un parcours féminin classique serait l'enfantement. La perte de la virginité se solderait par des couches à changer, toutes sortes d'éructions buccales à essuyer et des vagissements perpétuels dans les oreilles à circonscrire. Mes plus belles années étaient devant moi m'avait-on affirmé encore ce soir à table ...

Bruno se leva, nu, pour aller prendre une cigarette (la fameuse cigarette post-coïtale, cliché quand tu nous tiens !) dans la poche de son blouson, posé sur la chaise du bureau. Lorsqu'il revint, tirant comme un forcené, sur sa tige incandescente, je l'observais machinalement,

Joyeuse Anne, hiver sert !

de Karine Baudot

histoire de regarder au moins une fois dans ma vie un homme dans le plus simple appareil. Sursaut d'horreur ! Je vis la chose : ce membre responsable de tous les désirs, pour lequel la terre avait bien souvent tourné à l'envers, cette excroissance de peau qui pendait lamentablement comme un saucisson à la devanture d'une charcuterie.

Soudain, je sentis un picotement au fond de la gorge, un soubresaut dans le ventre, suivi d'un craquement effrayant. Une digue s'effondrait, dévastatrice. Prisonnier trop longtemps, un rire enfla et éclata en une fantastique symphonie. Merveille des merveilles. Oh délice de la libération ! Quel bonheur... Je m'esclaffais sans reprendre mon souffle en observant le petit oiseau désormais rigolo de Bruno. Ce dernier, pétrifié, cloué sur place, les yeux exorbités, la cigarette en berne ne comprenait pas mon étrange comportement. Dans la chambre de maman, un hurlement retentit :

— Nonnnnnnnnnnnnn... !

Et je riais, riais encore...